



HAL
open science

Introduction : Écritures diasporiques

Corinne Duboin

► **To cite this version:**

Corinne Duboin. Introduction : Écritures diasporiques. Duboin, Corinne. Repenser la diversité : le sujet diasporique, Océan Éditions, pp.7–17, 2013. hal-01147972

HAL Id: hal-01147972

<https://hal.science/hal-01147972>

Submitted on 7 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction : Ecritures diasporiques

Corinne Duboin
Université de La Réunion

Le présent recueil réunit onze chapitres, dont dix sont issus de travaux présentés à l'occasion du colloque organisé les 29 et 30 mai 2012 à l'Université de La Réunion, sous l'égide de l'Observatoire des Sociétés de l'Océan Indien (OSOI) et avec le soutien de la Direction des Relations Internationales. Il porte sur les représentations du « sujet diasporique » dans le champ des littératures postcoloniales qui révisent des discours dominants véhiculés par les littératures occidentales. La notion de «sujet diasporique » est ici problématisée, étudiée et repensée à travers les prismes de la diversité et du mélange, couvrant des aires culturelles diverses à travers l'étude de textes de langue française, anglaise ou allemande.

Les travaux qui composent ce recueil traitent d'auteurs issus de la zone indianocéanique en tant qu'espace diasporique, mais également d'écrivains dispersés en Europe et dans les Amériques, qui tous s'interrogent sur l'identité réinventée, sur la manière d'être au monde engendrée par le déplacement, volontaire ou forcé, et déterminée par divers paradigmes (ethnie, race, classe sociale, genre, religion). La mise en évidence des intersections et des chevauchements, des points de contact et de rupture où s'opère le renouvellement de l'écriture, révèle chez les écrivains en diaspora une volonté de repenser la diversité des perceptions du monde, des autres et de soi.

Ecritures de l'entre-deux

Les littératures diasporiques sont l'expression d'une migration ontologique et le lieu d'articulation d'altérités fondées sur le métissage culturel, la négociation permanente d'une identité où tout se joue dans l'entre-deux, de l'affirmation d'une différence à l'appropriation d'une culture dominante. L'écriture diasporique est donc à divers niveaux une écriture du déplacement, du franchissement transgressif, du déracinement vers un désir de réancrage, une « reterritorialisation » spatiale, culturelle et littéraire. Dans son interrogation de la relation à soi et aux autres, cette littérature tend à saisir le rapport à l'espace dans le mouvement. Celui des traversées océaniques, des migrations urbaines. Ces

mobilités successives dans une géographie où les frontières sont moins nationales que raciales, sociales et culturelles, affectent la conscience de soi et le processus de construction identitaire ; elles remettent en question l'attachement au lieu et engendrent des flottements.

L'espace dialogique de l'intervalle, où les tensions sont à l'œuvre, est aussi celui de l'écart paradoxal qui relie autant qu'il sépare. L'œuvre de fiction est par nature relation : récit qui fait lien, entre l'écrivain et son lecteur à travers l'histoire relatée porteuse de sens et d'émotions, mais aussi avec d'autres textes auxquels il répond. Il s'agit alors de mettre en évidence la nature contrapuntique d'écritures fictionnelles hybrides qui reprennent et révisent à la fois des genres et des modes dominants de la littérature occidentale, des textes fondateurs ou les formes d'expression de la tradition orale vernaculaire. Par des jeux de reprises (de déformations, puis de reformations), les textes s'inscrivent dans de multiples réseaux et « rhizomes intertextuels » (Genette 115). Ils reconfigurent, critiquent et évoluent. L'acte d'écrire procède d'un « devenir » dans un entre-deux- mondes aux frontières floues et poreuses.

Selon Hortense Spillers, l'espace interstitiel est également le lieu de l'invisibilité ; l'interstice est un blanc, « une absence », « un mot manquant » qui ouvre le champ et donne la possibilité d'écrire, de représenter le non-dit, l'irreprésentable et de se reconstruire (« Interstices » 153, nous traduisons). De même que les personnages diasporés parviennent à reformuler leur identité en modifiant leur rapport à l'espace qui leur est assigné, de même les écrivains en diaspora occupent et transforment un espace littéraire vacant, « pénétrant les interstices » (Spillers 328, nous traduisons). Le déplacement, décalage marginal ou frontalier qui implique le franchissement, la discontinuité et la coupure, a un pouvoir transformationnel ; il suscite la possibilité d'un devenir. La posture liminaire de l'écriture diasporique, liée à sa multiculturalité, est à l'origine de sa régénération, fondée sur le contact, parfois le télescopage, et l'apport extérieur, la greffe, les multiples recompositions et détournements par l'intégration de la différence et de la diversité. En outre, l'hybridation des modèles dominants implique leur subversion qui relie l'écriture au discours et à l'idéologie.

Les écrivains substituent à la binarité sclérosante opposant centre(s) et périphérie(s) la réversibilité d'un monde multilinéaire et l'émergence d'un « tiers-espace » identitaire et culturel, pour reprendre la formule de Homi Bhabha dans *Les Lieux de la culture*. Cet espace liminal instable, reflet d'une identité hybride, est « un espace de formulation » (Westphal 117), du devenir permanent (basculement chaotique, transgression, mutation, redéfinition de soi) : « Le tiers-espace, quoiqu'irreprésentable en soi, constitue les conditions discursives d'énonciation qui attestent que le sens et les symboles culturels n'ont pas d'unité ou de fixité primordiales, et que les mêmes signes peuvent être appropriés, traduits, réhistoricisés et réinterprétés » (Bhabha 37). Il s'agit alors de parvenir à se situer et à trouver sa place, à faire d'une marginalité imposée un espace social et culturel productif. La terre d'accueil ou d'exil permet d'inventer des espaces de revendication, d'imaginer un

(re)positionnement (identitaire, intellectuel, artistique, politique), une autre manière d'appréhender, voire de changer le monde. La marge ainsi investie devient ce que l'essayiste afro-américaine bell hooks appelle : « un espace d'ouverture radicale » (145, nous traduisons).

Littérature-monde et globalisation

La mondialisation actuelle, qui va en s'amplifiant, est marquée par la mise en réseau et le mouvement transnational qui effacent les frontières et réduisent les distances. Elle favorise les interconnexions et affecte le sentiment identitaire dans un monde à grande échelle où l'individu perd ses marques et les multiplie tout à la fois. Dans le même temps, la mondialisation suscite l'homogénéisation culturelle, mais aussi l'accès à une diversité reconnue et le repli identitaire. Dans ce contexte, où la postcolonialité semble disparaître progressivement au profit d'une transculturalité mondialisée et où les écrivains eux-mêmes se font nomades et deviennent les figures cosmopolites de ce que Pico Ayer appelle *The Global Soul*, l'homme global « dans le monde moderne postnational » (144, nous traduisons), on peut alors s'interroger sur l'évolution et la place à venir des littératures diasporiques et migrantes.

Il convient donc dans une approche critique de prendre en compte le développement actuel des concepts de multiculturalité et de mondialité artistique impliquant le passage et le brouillage des frontières culturelles et esthétiques, afin de mieux cerner les contours instables d'une nouvelle *littérature-monde* en marche, et non plus en marge, d'une littérature qui participe dans sa dynamique à l'élaboration d'un « tout-monde » (Glissant) insaisissable et imprévisible, un monde fluide, du divers, où s'entrecroisent et se connectent de multiples réseaux transnationaux.

Les chercheurs et critiques littéraires sont ainsi de plus en plus amenés à travailler sur plusieurs échelles : locale, nationale, régionale, globale, les unes ne s'opposant pas aux autres, mais toutes interagissant. Ce qui conduit également à plus d'interdisciplinarité et de comparatisme, non pas des littératures émergentes ou minoritaires dans leurs rapports aux modèles dominants occidentaux, mais entre elles. Cela nous renvoie au concept proposé par Françoise Lionnet et Shu-mei Shih, « *minor transnationalism* », qui met en avant les relations non verticales et les interférences entre groupes minoritaires favorisant le processus d'hybridation (5-12).

Le présent ouvrage collectif s'inscrit pleinement dans cette volonté de décloisonner les champs disciplinaires et de favoriser le dialogue et les regards croisés. Les notions d'espace diasporique, de dissémination et d'hybridation sont au centre des diverses analyses proposées, permettant ainsi de mieux mettre en évidence les interactions, les points de contact et les disparités au sein des littératures de diaspora qui se renouvellent et

contribuent à la diversité. Dans cette optique, il apparaît nécessaire d'étudier la représentation fictionnelle des espaces et des dislocations, mais aussi l'influence croisée des œuvres, la mobilité de l'écriture diasporique dans l'espace littéraire, ses nouveaux territoires, sa diversification croissante et les mutations qu'elle engendre sur les plans générique et canonique.

Avec la mondialisation, l'archipélisation transnationale, voire postnationale, de l'écriture identitaire (diasporique) s'accroît. Cette nouvelle donne amène à s'intéresser davantage aux interactions entre Anciens et Nouveaux Mondes, en étudiant par quels biais les écrivains, acteurs de la diversité diasporique, investissent l'espace textuel rhizomatique, et ce, afin de déterminer dans quelle mesure leurs formes d'écriture sont les reflets d'un pluralisme culturel et d'hybridités en mouvement, dans des jeux d'emprunts et d'apports mutuels. La pluralité des « *ethnoscapes* », selon la formule d'Arjun Appadurai, ou des « paysages d'identité de groupe » affectés par les déplacements (*Après le colonialisme* 91) induit une diversité de perceptions du monde et de soi, et de leurs représentations imaginaires. Les travaux qui suivent s'orientent donc conjointement vers une étude élargie de l'écriture minoritaire et diasporique, vers un examen des différentes perspectives et des poétiques textuelles afin de cerner les évolutions récentes et les interférences des littératures de l'océan Indien en tant qu'espace diasporique ouvert sur le monde, à l'instar d'autres espaces de circulation, qu'ils soient continentaux, océaniques ou insulaires.

Espaces fictionnels

Dans *Espèces d'espaces*, Georges Perec relie l'espace géographique à l'espace littéraire, mû par un désir d'inscription au sein d'un monde qui lui échappe :

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, de sources [...]. De tels lieux n'existent pas [...]. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

[...] Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire vivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. (122-123)

Faire trace, laisser sa marque, c'est en conséquence tenter de construire un espace (géographique, littéraire, culturel), de délimiter son territoire afin de se fixer également dans le temps et la mémoire. « Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de la même espèce : marquer ses distances », se démarquer, estiment Deleuze et Guattari (393), donc s'écarter, créer un espacement, un intervalle. Définir et organiser un

espace à soi permet de construire son identité, d'exister dans sa différence, à travers sa relation au monde, passant «de l'espace spatialisé », comme milieu, « à l'espace spatialisant » perçu et vécu par le sujet qui se situe (Merleau-Ponty 291). Ainsi, dans un mouvement de non- retour, de migration, d'expatriation, d'exil ou d'exode, toute communauté diasporique tente au fil de son Histoire de se (re)construire et de s'appropriier des environnements géographiques et culturels nouveaux auxquels elle cherche à s'identifier. Sa quête identitaire repose sur le désir frustré d'enracinement. Ce sentiment de flottement entre deux mondes, voire d'aliénation, est un thème de prédilection des écrivains issus de la diaspora.

L'étude des espaces fictionnels produits par les littératures diasporiques s'attache tout autant à la poétique de l'espace imaginé et à la représentation des lieux dans la fiction qu'à l'élaboration d'un espace d'écriture transnational. Ainsi que le rappelle bell hooks, « L'espace peut être réel ou imaginaire. Les espaces racontent des histoires et font l'Histoire. On peut délimiter, s'approprier et transformer les espaces à travers la pratique artistique et littéraire » (« Choosing the Margin » 153, nous traduisons). Il convient alors de s'interroger sur la façon dont les écrivains réinterprètent l'expérience diasporique et l'Histoire transocéanique qui constitue le socle de l'identité et de la conscience diasporique diversement exprimées dans un espace de dispersion. Cette écriture fictionnelle, espace verbal, met le monde en texte et l'interprète ; elle génère des espaces dialogiques qui se chargent de valeurs nouvelles, confrontant les représentations et les discours dominants.

L'espace romanesque n'est pas la duplication du monde réel, mais un regard subjectif porté sur le monde ainsi mis en mots. Pour Jean Weisgerber, il « n'est jamais que le reflet, le produit d'une expérience individuelle et, dans bien des cas, d'une tentative d'agir sur le monde » (*L'espace romanesque* 11). De même, selon Deleuze et Guattari, le livre « fait rhizome avec le monde » (18). Il en est donc le prolongement, non pas mimétique, mais déterritorialisé. L'écriture fictionnelle est un processus créatif qui engendre nécessairement un déplacement du monde réel à l'imaginaire pour offrir une (ré)vision de la réalité perçue et vécue, ressentie. En outre, sachant que le rhizome « procède par variation, expansion, conquête, capture, piquûre » (Deleuze et Guattari 32), la littérature diasporique produit alors des « livre[s]-rhizome[s] » (34) – en opposition au « livre-racine » (11) – non pas dans le simple rapport entre fiction et réalité, mais dans leur relation aux littératures dominantes et aux traditions vernaculaires que les écrivains retravaillent, imitent et révisent à la fois, adaptant les genres et les modes d'écriture.

Les divers textes littéraires étudiés ici sont l'expression artistique de rencontres, de contacts et participent d'une esthétique hybride, entre appropriation et résistance aux modèles. Or : « *Entre* les choses ne désigne pas une relation localisable qui va de l'une à l'autre et réciproquement, mais une direction perpendiculaire, un mouvement transversal qui les emporte l'une *et* l'autre, ruisseau sans début ni fin, qui ronge ses deux rives et prend de la vitesse au milieu » (Deleuze et Guattari 37). La littérature diasporique est une écriture de la mobilité, du passage, du franchissement des frontières et du mélange qui intègre la

différence venant s'ajouter au même et « instaurer une logique du ET » (Deleuze et Guattari 37). Les articles qui suivent visent ainsi à montrer par quels biais les écrivains ont investi l'espace textuel, celui de l'imaginaire, élaboré des régimes d'écriture et développé des traditions littéraires à la fois diverses et conjointes qui s'inscrivent en contrepoint afin de faire valoir la présence de l'Autre et son expérience diasporique. Ils participent également à la réflexion sur la production d'une littérature d'immigration offrant de nouvelles perspectives dans un espace multiculturel réticulaire qui dépasse les frontières nationales. Ils montrent comment, au fil des générations d'écrivains, la dispersion et la migration induisent une évolution du sens de l'espace et de la représentation identitaire.

Lieux de mémoire

Si les identités diasporiques se fondent sur la notion de mobilité et de « dislocation », elles s'ancrent tout autant dans le souvenir d'une origine perdue. Aussi, au rapport à l'espace, s'ajoute et se mêle le rapport au temps. L'examen des constructions littéraires de nouvelles spatialités et temporalités, qui rend compte des particularités de l'écriture diasporique, permet de mettre en lumière les continuités thématiques, formelles et discursives ainsi que les écarts qui participent à la révision ou à la formation de canons au sein même d'une tradition « minoritaire » parfois questionnée, toujours renouvelée, en réponse au courant dominant. Le concept d'espace mémoriel (la reconstruction fictionnelle d'une Histoire revisitée et la transmission d'un héritage culturel) constitue ainsi un autre angle d'exploration de cette littérature diasporique.

Afin de combler les blancs de l'Histoire officielle et de donner voix à des ancêtres réduit(e)s au silence, les écrivains en diaspora tentent de ressusciter, par le biais de l'imaginaire et du langage, les affects liés au traumatisme de l'arrachement à la terre originelle et de réécrire ainsi une Histoire vécue de l'intérieur (dans les cœurs et dans les chairs), dans une quête de vérité intime qui permet également de faire le deuil d'un passé douloureux et de mieux affronter les réalités du présent. Leurs œuvres offrent une « réponse fictionnalisée » face aux violences historiques, selon la formule de Ricœur (*Mémoire* 24). Les écrivains élaborent des contre-mémoires dans des textes qui révisent non seulement les récits des historiens (à lire comme les re-constructions subjectives de faits avérés), mais qui retravaillent également des genres littéraires, en insistant sur la corporéité de l'expérience individuelle en tant qu'événement d'une Histoire partagée.

La conscience diasporique à l'œuvre, entrelaçant spatialité et historicité, et le nécessaire processus de (re)construction identitaire en quête de nouveaux ancrages reposent sur l'élaboration de la connaissance historique et l'interprétation mémorielle d'un passé traumatique qu'il s'agit de confronter. Ce regard rétrospectif permet d'interroger les conséquences du passé sur le temps présent. Or les récits officiels qui disent l'Histoire

coloniale, celui des puissants et des vainqueurs, restent lacunaires voire silencieux sur le sujet, ne rendant pas pleinement compte de l'expérience et de l'historicité même des diasporas et autres communautés minorées, dominées. Certes, les archives existent (traces qui prévalent dans une société de l'écriture), mais elles témoignent davantage d'une autorité blanche et d'une pensée coloniale que de la perspective de communautés assujetties, subalternes. L'incapacité matérielle et temporelle des historiens à combler les blancs d'une histoire humaine violente, l'occultation et l'amnésie entretenues par une société occidentale contemporaine qui répugne à reconnaître ses méfaits antérieurs conduisent à une représentation partielle, voire partielle, des réalités passées.

Ce retour sur le passé colonial témoigne d'un changement de regard et d'une volonté de renouveler l'écriture et ses systèmes de représentations identitaires. On observe en outre, depuis les années quatre-vingt-dix, un renforcement global du communautarisme, l'affirmation et l'affiliation de soi dans sa différence, qui favorise une pluralité, voire une confrontation, d'Histoires et de mémoires collectives et par conséquent de discours identitaires. Enjeux de pouvoir par leur dimension idéologique, les mémoires se construisent, se modulent, s'inventent parfois et participent à la négociation de nouvelles identités imaginées, collectives et individuelles. Il importe alors d'examiner comment la littérature écrit l'Histoire, celle des disparus, et construit ses propres traces et représentations du passé qui participent à l'élaboration d'une nouvelle mémoire, celle des (sur)vivants. Il convient d'examiner les choix génériques et les stratégies scripturales mises en œuvre par les écrivains afin de dire le non-dit, l'indicible, l'incommunicable liés au sensible et à l'intime. Ces questions renvoient au traitement littéraire de l'événement historique et du traumatisme, l'Histoire vécue. De quelle manière les écrivains parviennent-ils à représenter la diaspora dont ils sont issus en tant que communauté d'émotion ? Cette littérature, dans sa finalité tant romanesque qu'historiographique, s'inscrit-elle dans une politique du souvenir impliquant un droit à l'Histoire, un nécessaire travail collectif de mémoire et de cicatrisation qui ne se réduise toutefois pas à l'affectif, à la seule reviviscence et aux ressassements amers d'émotions et de sensations ancestrales ?

Littératures postcoloniales de l'Océan Indien et d'ailleurs : repenser la diversité

L'approche pluridisciplinaire qui est ici la nôtre permet de relier et de comparer les modes de développement identitaire et leurs représentations imaginaires, d'analyser les clivages idéologiques, les divergences, mais aussi les problématiques communes, les croisements esthétiques et les convergences conceptuelles. Aussi, dans les sept premiers essais du présent ouvrage, l'espace Océan Indien est étudié à travers les littératures mauricienne, réunionnaise, australienne et sud-africaine, dans sa relation au reste du monde, par son histoire migratoire et par les nouvelles traversées contemporaines qui relient les continents et les océans dans un espace global pluriel. Les quatre articles suivants

portent sur les textes d'auteurs en diaspora, qu'ils soient canadiens, indo- et afro-caribéens ou européens, et permettent ainsi de faire des rapprochements, sans occulter les spécificités.

En ouverture, Jean-Louis Cornille et Annabelle Marie mettent en évidence les échos intertextuels qui lient le roman de Nathacha Appanah, *Le grand frère* (2007) à l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* (1786), idylle tragique et roman fondateur dans la mémoire collective mauricienne. Tous deux montrent comment la romancière retravaille la question du rapport de l'insulaire à l'Autre à travers les résonances littéraires de son récit: la traversée océane, la relation fusionnelle et le trauma de l'enfant endeuillé. La réécriture intimiste de l'histoire mauricienne, notamment la déportation de 1800 Juifs d'Europe Centrale déportés sur l'île en 1940, est également pour la romancière une manière de tisser des liens identitaires entre des diasporas aux origines diverses, mais aux destins mêlés.

La littérature de la diaspora est celle des traversées, vecteurs d'un processus de construction identitaire. Or Markus Arnold démontre comment les écrivains mauriciens d'aujourd'hui –notamment Amel Sewtohol, Barlen Pyamootoo, Ananda Devi et Nathacha Appanah– inventent un monde en archipel où l'île multiculturelle est à la fois matrice, point de rupture et de passage dans l'espace indianocéanique. Mise à distance, voire occultée par ces romanciers, l'île Maurice n'en est que mieux cernée et révélée en filigrane, sous un autre jour.

Vicram Ramharai et Kumari Issur s'intéressent quant à eux à l'évolution de la figure de l'engagé indien dans la littérature mauricienne. L'étude de V. Ramharai souligne dans une vision d'ensemble la posture des auteurs de romans coloniaux, véhicules d'une idéologie raciste qui exotise, orientalise l'Autre stigmatisé dans un rejet de la différence. En réponse à cette vision eurocentrique empreinte de clichés, les écrivains mauriciens contemporains, issus de la diaspora, ont produit des œuvres de fiction qui révisent la représentation négative des engagés et de leurs descendants, comme l'expose Kumari Issur. Son analyse des textes d'Appanah, de Beeharry et d'Unnuth s'appuie sur la notion d'agentivité (*agency*), la capacité d'agir sur le monde que développent les personnages, au lieu de subir leur sort dans une position victimaire. Par ce biais, les auteurs entendent réévaluer l'Histoire et l'identité d'une diaspora indienne qui revendique sa place dans la société mauricienne. De même, Salhia Ben- Messahel s'intéresse au rapport à l'Autre dominé, aux « zones de contact » (Pratt) engendrées la colonisation et l'exploration de nouveaux territoires. Elle montre dans son analyse des romans policiers de l'Australien Philip McLaren comment cet auteur aborigène dénonce et revisite par l'écriture fictionnelle une Histoire nationale violente au cours de laquelle le colonisateur blanc, sujet migrant, s'est implanté et a dépossédé le sujet autochtone de sa terre ancestrale et de son identité sociale et culturelle, contribuant ainsi à son invisibilité. Pour sa part, Emmanuelle Nélaube explore la rhétorique de la différence chez la romancière et nouvelliste sud- africaine Zoë Wicomb, dont les personnages métis en diaspora sont amenés à (re)négocier une identité

ambiguë dans une société multiraciale conflictuelle en quête de démocratie.

Outre la volonté de rendre hommage et justice à des victimes occultées et privées d'Histoire en éclairant des parts sombres du passé, les écrivains postcoloniaux étudiés ici ont cela de commun qu'ils cherchent à comprendre et à interpeller en révisant une Histoire idéologique (nationale, sociale, coloniale, raciale) enracinée dans ses propres légendes. A la vérité des faits, leurs fictions opposent la vérité de nos interrogations contemporaines. Loin des canons de l'historiographie classique, ces auteurs de fiction reconsidèrent chacun une page d'Histoire cruciale, non pas au seul titre du passé, mais aussi à celui de l'avenir. Le devoir de mémoire se double d'un sens éthique du devoir d'écrire qui permette de réduire les tensions mémorielles de sociétés actuelles tiraillées entre le souvenir et l'oubli. Par leurs pratiques artistiques, ces auteurs invitent à une remémoration collective afin de recouvrer une identité et une dignité perdues. Ils font œuvre cathartique et réaffirment la nécessité de la transmission. Ils proposent un « supplément » de vérité qui produit un sens nouveau et supplée au manque. Ecrire l'Histoire (post)coloniale, c'est vouloir renouer avec le passé, se le remémorer et tenter de le répéter pour mieux le cerner et se le réapproprier. C'est aussi l'interpréter et porter un regard critique sur le monde recréé.

L'étude suivante, de Guilhem Armand, porte sur la poésie d'Antoine de Bertin, fils de colon né sur l'île Bourbon (1752) qu'il dut quitter dans sa jeunesse pour rejoindre la métropole et plus tard séjourner dans la Caraïbe. G. Armand montre comment l'œuvre poétique de Bertin est à la fois l'expression artistique d'un sentiment d'exil et de dispersion, loin des tropiques et d'une île natale devenue exotique, vue de l'Europe, mais aussi une forme d'ancrage esthétique qui permet la reconstruction d'une altérité « créole » en décalage permanent, née de l'entreprise coloniale et des traversées successives.

Les chapitres suivants sont consacrés à d'autres espaces de circulation favorisant l'émergence de nouvelles identités diasporiques, au-delà de l'océan Indien. Marc Arino analyse l'imaginaire de la traversée dans le roman *Visage retrouvé* de Wajdi Mouawad et montre comment l'auteur canadien d'origine libanaise met en fiction les affres de l'exil et la nécessaire métamorphose face à l'adversité. Traumatismes et résilience, dispersion et reconstruction de soi liés à l'expérience diasporique sont également les thèmes centraux du roman *The Swinging Bridge* de Ramabai Espinet, écrivaine canadienne originaire de Trinidad. L'analyse de Judith Misrahi-Barak montre comment la romancière a su développer une écriture originale, utilisant l'échange épistolaire et l'image cinématographique, afin d'offrir une vision nouvelle de la diaspora indo-caribéenne. Corinne Duboin s'intéresse pour sa part à la représentation de la diaspora noire transnationale à travers l'étude des romans d'immigration du Jamaïcain Claude McKay, qui contribua au mouvement artistique de la Renaissance de Harlem dans les années vingt. Elle explore l'écriture nomade de cet écrivain cosmopolite qui cultivait l'art du mélange et de l'écart subversif. Pour clore, Caroline Roy étudie quant à elle la correspondance d'une famille allemande qui, sous le national-socialisme, dut s'exiler et se disperser de par le

monde. Outre la fonction réparatrice de l'écriture épistolaire face à l'éclatement de la structure familiale, C. Roy analyse la représentation et la conscience de soi chez le sujet diasporique.

Ouvrages cités

Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005.

Ayer, Pico, *The Global Soul. Jet Lag, Shopping Malls, and the Search for Home*, New York, Vintage, 2001.

Bhabha, Homi, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

Genette, Gérard, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

Glissant, Edouard, *Traité du Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997.

hooks, bell, « Choosing the Margin as a Space of Radical Openness », *Yearning : Race, Gender, and Cultural Politics*, Boston, South End, 1990, p. 145-153.

Lionnet, Françoise & Shu-mei Shih, eds., *Minor Transnationalism*, Durham, Duke UP, 2005.

Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.

Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992.

Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

Spillers, Hortense, « Interstices : A Small Drama of Words », *Black, White, and in Color : Essays on American Literature and Culture*, Chicago, U of Chicago P, 2003, p. 152-175.

Weisgerber, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1978.

Westphal, Bertrand, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Editions de Minuit, 2007.